



© Marie Charbonnier

Fin du théâtre, faim de théâtre

Le jour où le musicien Michel Berger mourut d'une crise cardiaque, Solal Bouloudnine aujourd'hui comédien et auteur avait 6 ans. Ce fut pour lui, dit-il, une grande révélation quant à notre état de finitude, notre condition de mortels et bien-sûr l'angoisse existentielle associée à cette prise de conscience.

Dans son premier spectacle intitulé *La Fin du Début*, Bouloudnine, seul en scène, égrène ses souvenirs d'enfance dans une suite de sketches/anecdotes, en esquissant plutôt que les développant, de multiples personnages.

L'histoire a pour décor une chambre d'enfant des années 90 où le spectateur est vite propulsé dans un univers inconfortable tant le comédien-narrateur-auteur, plus dans la gesticulation que l'articulation, s'évertue en vain à nous faire partager ses peurs et ses tourments.

Les souvenirs surgissent et se succèdent sans véritable fil conducteur, d'où une désagréable impression d'à-peu-près, d'insuffisance de direction d'acteur et de mise en scène, une impression de désordre sur le plateau et plus globalement dans la pensée et le texte.

Ce que l'auteur peine à dire, le comédien ne le réussit pas davantage. Ce dernier s'agite dans tous les sens sans malheureusement donner du sens. Insupportable quand essoufflé en bord de scène, il entame un marathon d'entremetteur pour convaincre une petite Anaïs de CP de céder aux premiers émois du narrateur enfant. Une course qui épuise et ennueie ceux qui se moquent de telles évocations enfantines et infantiles.

Tout va vite, tout va trop vite, tout semble tourbillonner comme la vie mais sans épaisseur, sans profondeur, toujours en surface, avec parfois indécatesse et même méchanceté : pauvre maîtresse qui le jour de la rentrée perd totalement le contrôle d'elle-même en ayant du mal à prononcer le nom Solal Bouloudnine !!

Puis arrive le père chirurgien de son état, qui à lui tout seul vous ferait détester le corps médical, un personnage sans empathie, caricatural, capable d'éviscérer un patient dans une scène que la compagnie Les Chiens de Navarre ne renierait pas. De la grosse ficelle, comme les boyaux bruyamment dévidés....

C'est alors qu'apparaît l'inénarrable mère juive, possessive bien-sûr, tentaculaire jusqu'à l'outrance, avec l'accent bien-sûr.

Si Solal Bouloudnine passe d'un personnage à l'autre avec énergie, il ne réussit cependant pas à nous émouvoir. Il est malaisé pour le spectateur de se frayer un passage dans ce déploiement gestuel et corporel autour d'un propos ténu et déraisonnablement nombriliste.

De plus, si l'agitation est quasi permanente, que le début est lent ! Que les tergiversations autour du temps qui passe, du début, de la fin sont pesantes ! Que les pauses sont longues, dénuées de respiration et de réflexion, jamais annonciatrices de rebondissements palpitants.

Pour conclure, peut-être certains Starmaniéristes seront-ils sensibles à l'hommage rendu à leur idole, peut-être les habitués des spectacles des humoristes seuls en scène seront-ils davantage convaincus, en attendant, beaucoup resteront sur leur faim de théâtre.

Christine